

Nathalie Zemon Davis et Arlette Farge (dir.) : *Histoire des femmes en Occident, XVI-XVIIIe siècles*

Christine Métayerv

Volume 6, Number 1, 1993

Temps et mémoire des femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057733ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057733ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Métayerv, C. (1993). Review of [Nathalie Zemon Davis et Arlette Farge (dir.) : *Histoire des femmes en Occident, XVI-XVIIIe siècles*]. *Recherches féministes*, 6(1), 123–125. <https://doi.org/10.7202/057733ar>

**Nathalie Zemon Davis et Arlette Farge (dir.) : *Histoire des femmes en Occident*, t. 3, XVI-XVIII<sup>e</sup> siècles. Paris, Plon, 1991, 547 p.**

Dans une orchestration à la fois sensible et novatrice de Natalie Zemon Davis et Arlette Farge, seize historiennes et historiens relèvent le défi d'écrire une histoire des femmes qui, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, des Ibériques à l'Angleterre, prenne en compte le jeu social de la construction et de la différenciation des identités sexuelles. Une telle orientation posait un défi d'envergure. Le résultat est historique, quoique inégal. L'entreprise a le double mérite de lancer un débat ardemment souhaité et d'alimenter par de multiples voix une réflexion désormais irrécusable, en l'occurrence sur fond des profondes modifications sociales vécues au temps des Réformes, de l'affirmation de l'État moderne et du couronnement de la raison.

Bien plus et tout autre qu'une histoire objectivante des femmes, voici donc une histoire *de* femmes, histoire par moment provocante, mais toujours interrogative, de profils féminins en action. Ici, des femmes sont au travail, en discussion, en amour, dévotes ou révoltées. Là, d'autres se parent, prient, réclament ou tuent. Femmes saisies dans leur corps et dans leur intellectualité, femmes mères et amantes, elles apparaissent telles qu'elles agissaient et se percevaient sur les différentes scènes de la société. Elles se révèlent aussi, et surtout, telles qu'elles furent mises au monde et inventées par des discours masculins – médical, philosophique, juridique, religieux – énonçant le sexe féminin dans les sphères domestique, civile ou publique pour mieux construire l'espace qu'ils souhaitaient ainsi lui assigner. Des images et des représentations fusent, abondantes et complexes. Elles en disent long sur le besoin de contenir la différence de celle qui, duelle, aura à la fois effrayé et fasciné ses contemporains, incapables de la percevoir autrement que par les « excès » multifformes et menaçants, notamment sexuels, qui la stigmatisaient.

À la linéarité d'un récit chronologique des événements, les éditrices ont préféré la dynamique et l'ouverture d'un tryptique. Trois volets supportent et relancent la réflexion. Il en résulte une invitation à voyager dans le livre comme dans un tableau aux multiples renvois.

Dans la réalité du quotidien, d'abord, entre famille, travail, éducation et religion, la première partie s'accorde à donner la priorité aux façons d'être et de vivre des femmes dans l'espace social, à la ville ou au village, en mettant provisoirement de côté le poids des discours et des représentations auxquels la seconde partie est tout entière consacrée. Semblable découpage, pour original qu'il soit, recèle néanmoins le risque de fortifier l'idée qu'existent des espaces sociaux où les femmes se livreraient en dehors des normes pesant sur leurs comportements. Aux antipodes de cette position se situe évidemment l'ambition de l'ouvrage : articuler « toutes les connaissances sur la réalité féminine et les discours qui parlent d'elle, en sachant bien que les uns et les autres sont complémentaires et interactifs ». Le geste féminin ne peut en effet être isolé des contraintes du discours qui l'informait, des normes, des modes, des désirs même, qui, profondément intériorisés par les femmes, ont contribué à façonner leurs pensées et leur participation au jeu social – comme en témoigne particulièrement le culte de la beauté. Négliger de (se) rappeler sans cesse cette réalité capitale, c'est courir parfois le risque de faire écho, malgré soi, aux clichés consommés sur la gente féminine (voir les contributions sur le corps et la beauté de S.F. Matthews Grieco et de V. Nahoum-Grappe; celle sur les salons de C. Dulong).

Enfin, entre ces deux volets – actif et discursif – qui se reflètent l'un dans l'autre, qui s'ouvrent l'un sur l'autre, la lecture fait une pause dont l'idée ingénieuse a été confiée à l'iconographe Françoise Borin. Le temps d'un « arrêt sur image », la matière visuelle impose son éloquence et confère une nouvelle densité à la réflexion qui suit son cours.

L'objectif poursuivi dans l'ensemble de l'ouvrage – et largement atteint – est de respecter la différence des identités féminine et masculine en tentant de mettre à jour « le jeu des relations qui accompagne et construit cette différence dans l'Occident moderne ». C'est pourquoi si le paramètre du sexe est privilégié, ce qui fait du reste l'intérêt de l'entreprise, les auteures et auteurs ont cherché à le croiser avec les variables économique et sociale, les femmes et les hommes du temps agissant à l'intérieur de strictes hiérarchies qui fondaient la légitimité des écarts sociaux. Ce n'est pas l'un des moindres apports de ce livre que d'avoir exploré comment classe sociale et sexe se conjugaient pour dessiner l'horizon des possibilités, des rêves et des réalisations, de même que l'univers possible des moyens et des formes d'action sur la scène sociale. Ainsi, dans le domaine de l'enseignement aux XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, si la différenciation sexuelle des pratiques éducatives tend à prendre le pas sur leur différenciation sociale, il n'en demeure pas moins que l'ascension dans l'échelle des conditions se doublait toujours d'une éducation plus précoce, plus complète, plus accrue – le principe étant toujours plus vrai à la ville qu'à la campagne (M. Sonnet, « Une fille à éduquer »). Pauvres, rurales de surcroît, les filles se voyaient à triple titre les premières concernées par la ségrégation des savoirs.

Le très beau texte de Elisja Schulte van Kessel, « Vierges et mères entre ciel et terre », nous plonge dans un univers beaucoup moins familier. Sans doute le plus fort du premier volet, il traque les sentiers cachés de l'expérience religieuse féminine pour atteindre la sensibilité et la motivation de ces nombreuses femmes qui se vouèrent à l'amour de Dieu sans adopter la vie monacale. Dans la tourmente des Réformes dirigistes et normatives, entre l'idéal de chasteté du premier christianisme et l'affirmation de nouveaux modèles, masculins, des comportements vertueux, ces semi-religieuses furent à leur corps défendant des contestataires de l'ordre établi, réfractaires à toute influence et dérangeantes pour l'Église parce qu'elles avaient choisi d'exprimer librement leur immense piété, en dehors de l'édifice ecclésial. Voilà l'une des belles contributions anthropologiques de l'ouvrage, puisque les habituelles perspectives économique et sociale sont ici combinées à celle, intérieure, des protagonistes mêmes. Une telle approche, qui permet de dégager une vision différente de l'expérience sacrée, souligne du même coup l'écart entre la mémoire qu'a laissé le discours religieux de ces femmes dévotes et la façon dont ces dernières vécurent leur foi, ce qu'elles y cherchaient et la satisfaction qu'elles y trouvaient.

« Femme-utérus » et nourricière, femme tentatrice ou dévorante, rouée et frémissante, la femme qui émerge en seconde partie des discours d'hommes cautionnait d'une manière ou d'une autre les seuls états légitimes de la nature qu'ils lui reconnaissaient : vierge-mère-épouse-veuve. Son identité se voyait ainsi confinée à la sphère privée, au-delà de laquelle se trouvaient les zones de transgression, différentes et différemment perçues selon la condition des rebelles. Les chances d'y entrer ou d'en sortir étaient, elles aussi, question de fortune et de rang, ce que rappellent avec brio les cinq dernières contributions regroupées sous le thème superbe de la dissidence des femmes, plus précisément de leur *entrée* en dissidence, il s'agissait pour elles d'échapper, par

les chemins que leur ouvrait leur condition, à la conformité des fonctions qui leur étaient dévolues. Alors que les voies de l'écrit ou de l'esprit s'offraient aux femmes des classes aisées, notamment dans les salons où elles faisaient valoir leurs visions du monde, les femmes du peuple empruntaient sans vraiment les choisir les parcours, publics, de la marginalité. Prostituées, sorcières, criminelles et émeutières renvoient distinctement et à des degrés divers à la teneur même du jugement porté sur la femme dissidente et qui la propulsait à l'avant-scène publique-judiciaire : « tous ces rôles sont les siens, mais aussi ceux qu'autrui et la légende lui octroient ». Naître, démesurément, dans le regard de l'autre, telles ces émeutières qui l'étaient effectivement, jamais à l'égale de l'homme, et en partie condamnées à l'être excessivement, prodigieusement, par le regard de leurs compagnons perdus entre l'admiration et le mépris. Il fallait le talent, sensible et grand, de l'historienne Arlette Farge pour raconter, dans cette expérience de la révolte, comment geste et discours s'éclaircissent l'un l'autre non pas pour expliquer l'action rebelle des femmes – car « au nom de quoi seraient-elles absentes quand monte la révolte » ? –, mais pour comprendre le ressort de cette participation.

Reste à formuler une remarque, d'ordre méthodologique. Si l'on convient, avec les éditrices, qu'il faille désormais lire les sources d'un œil différent afin de se déprendre d'un passé qui néglige la production sociale du rapport des sexes, encore faut-il *savoir* aborder autrement les témoignages historiques. Mais comment opérer cette lecture originale, « autre » ? Sur cette question primordiale, il faut déplorer la double absence de réflexion et de réponse dans la plupart des contributions. Aux côtés de synthèses brossées à large trait et totalement dénuées de référence (dont celle de O. Hufton), trop peu d'auteurs et d'auteures prennent le soin de présenter les sources utilisées (fables et sermons, traités de théologie et de morale, manuels de confession, romans, pièces de théâtre, gazettes, archives criminelles, etc.) en expliquant de concert en quoi les modes d'analyse retenus leur ont permis de développer une nouvelle vision du problème traité. Une telle omission, usuelle il est vrai dans les vastes synthèses collectives, est en revanche regrettable dans une entreprise pionnière qui se propose précisément de renouveler l'historiographie. Doivent toutefois être portés au rang des heureuses exceptions, exemplaires de surcroît, le texte de Elisja Schulte van Kessel (en première partie) et ceux sur les « chemins de traverse et rébellions » trouvés dans les documents judiciaires (en particulier de A. Farge) : quand l'analyse marie historiographie et réflexion d'auteure sur le sens de la démarche adoptée. Voilà qui contribue à faire de cet ouvrage à plusieurs voix une oeuvre qui n'en finit pas de questionner les fabricants d'histoire que nous sommes et notre part de responsabilité dans la reconstitution d'un passé par trop imprégné de la distinction des identités sexuelles, mais pas suffisamment du jeu de la construction de celle-ci.

Christine Métayer  
Département de sciences humaines  
Université de Sherbrooke